

Sermon du 25 décembre 1904,
en l'église Saint-Nicolas de Strasbourg

« Et Jésus croissait en sagesse, en taille et en grâce
devant Dieu et devant les hommes. »
(*Luc 2, 52*)

Noël est la fête de l'enfant Jésus. N'y a-t-il pas là quelque chose de singulier, une religion qui célèbre un enfant? Entré dans la vie publique, Jésus n'a jamais parlé de son enfance à ses disciples; nous savons moins sur son enfance que nous ne savons sur celle de n'importe quel sage ou héros de l'histoire; ce n'est pas l'enfant, bien sûr, c'est l'homme qui a prêché et qui nous a libérés. Et pourtant, c'est toujours à l'enfant que nous revenons et qu'il nous faut penser, nous nous arrêtons en imagination devant lui et nous voudrions être parmi les bergers qui se sont agenouillés devant sa crèche.

Comment se fait-il donc que l'enfant Jésus nous soit si familier et si cher, cet enfant dont nous ne savons rien? Peut-être parce que Jésus est resté un enfant jusque dans sa trentaine, jusqu'à l'âge où il mourut? Je crois que si on demandait à une personne, qui n'aurait jamais rien appris sur lui et à qui on aurait donné sans commentaire les Évangiles à lire, quelles sont ses premières impressions, elle répondrait : la part d'enfance qui reste attachée à cet homme. Et nous, qui savons ce qu'il a dit et fait, nous dont il touche l'âme et à qui il apparaît comme une vieille connaissance, nous ne pouvons qu'y être davantage sensibles encore.

Divine enfance

On ne peut pas dire exactement en quoi consiste ce côté enfance. Ce n'est pas seulement la merveilleuse simplicité de ses paraboles ni sa manière enfantine de comprendre la nature ni son naturel propre, sa spontanéité, dans ses relations avec les personnes qu'il rencontre, l'intérêt qu'il leur manifeste, son amour et sa compassion immédiate ; ce n'est pas non plus le plaisir qu'il a à se trouver en compagnie d'enfants, non, tout cela n'est au fond que l'expression multiple d'une qualité humaine que nous sentons en lui et qui émeut la partie la plus sensible de notre âme, je ne peux en parler autrement que comme d'une simplicité surnaturelle. Et si comme aujourd'hui tout spécialement je dois parler de la divinité du Christ, je commencerai par évoquer justement le côté enfantin de notre Seigneur, cette extrême simplicité, qui pour moi constitue l'atmosphère de sa divinité au point même de se confondre avec elle.

Je n'aurais pas peur de me trouver ici dans une église remplie des hommes les plus savants et les plus sages de la terre et d'avoir à leur montrer que Jésus est plus qu'un sage, qu'il y a en lui du divin. Je leur demanderais seulement s'il y eut jamais un homme dont la sagesse fût si simple et enfantine

comme la sienne et s'il pouvait donc avoir appris cette sagesse d'un autre homme, d'un ou de plusieurs maîtres. À cette question ils ne pourraient que répondre par la négative et ils resteraient donc silencieux.

Si pour employer un autre terme je devais parler de l'innocence de notre Seigneur, je renverrais aussi à son côté enfant. Car ce n'est pas dans l'absence de tout péché, comme fait historiquement établi, que consiste son innocence, mais dans ce sentiment qu'il nous donne d'avoir traversé la vie sans jamais connaître la tentation du mal.

Nous ne savons rien de sa jeunesse, presque rien; il avait trente ans, quand il est apparu pour la première fois en public. Pourtant, d'une certaine façon, nous en savons plus de son enfance et de sa jeunesse que ce que pourraient nous en rapporter quantité de récits : nous savons qu'il n'a pas perdu les vertus de l'enfance, mais qu'elles ont grandi avec lui.

D'aucune autre personne on ne saurait dire ce que l'Évangéliste a dit de lui: qu'il « croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes ». Nous autres, nous ne croissons que dans un sens et devant les hommes seulement ; notre savoir croît, un savoir sur la vie et le monde, mais la vertu de l'enfance, la simplicité, qui nous dispose à la sagesse divine, elle ne croît pas en nous avec l'âge, elle dépérit. En Jésus, par contre, elle a crû ; les deux ont crû, et la sagesse divine dans la simplicité de l'enfance et la sagesse humaine par l'expérience. La première pénétrant et transformant la seconde, c'est l'Évangile.

Et que cherche cet Évangile? Il veut nous redonner l'enfance. Lorsqu' aujourd'hui nous nous asseyons devant la crèche, nous ne voyons pas seulement le petit enfant emmaillotté au centre, nous voyons aussi du monde autour, les bergers venus de leurs champs, les rois mages venus d'Orient ; et nous remarquons à leurs visages qu'ils sont touchés tous par la présence de l'enfant, que sa grâce se répand sur eux et que du coup ils se sentent plus sages et plus heureux que tous les savants de l'univers, tout simplement parce qu'ils ont trouvé le chemin qui conduit vers cet enfant et qu'ils redécouvrent en lui l'état d'enfance. Ce qui s'est passé là de cette manière n'est qu'un symbole, une image de ce qui se répète partout dans le monde, quand un enfant naît et qu'à sa vue le cœur des adultes se remplit de promesses et d'espérance. Ce chemin qui nous conduit vers l'enfant nous conduit vers Jésus et il est pour moi un des chemins du salut, un de ceux que je distingue le mieux, celui dont j'ai l'expérience la plus claire.

Il vient pour tous au cours de la vie un moment dangereux, c'est le moment où nous perdons ce qui nous restait d'enfance et où d'une certaine façon nous nageons dans la sagesse du monde, en étant fiers de nos connaissances et de nos expériences sur lesquelles nous comptons bien arranger notre existence et bâtir notre bonheur. Nous sommes captifs alors des illusions du monde et nous nous agitons comme un nageur qui sort des eaux calmes et se trouve jeté dans les flots du ressac.

Les deux sagesse

Un tel moment, chaque homme en fait l'expérience, pas seulement le sage et le savant, mais aussi

bien, à leur manière, les ignares et les êtres frustes. Un tel est obnubilé par l'idée de conquête et de gain ; tel autre, par l'idée d'un art des plaisirs ; tel autre encore, par les honneurs. Et puis, il y a pour la plupart des soucis de toutes sortes et leur sagesse ne va pas plus loin. Tous, nous croyons comprendre la vie dans la mesure où nous faisons tourner le monde autour de notre personne. De fait, hors des eaux calmes de la baie, nous ne cessons d'être pris dans des remous, tantôt précipités en avant, tantôt rejetés en arrière. C'est ainsi que vivent la plupart des hommes, incapables d'échapper au mouvement désordonné des vagues le long du rivage.

Ils sont loin du bonheur et de la sagesse, ils ne connaissent qu'agitation, angoisses et souffrance; le bonheur et l'intelligence de la vie ne viennent à nous que lorsqu'ayant dépassé le ressac nous avançons en haute mer, dans des eaux paisibles, et que nous nous sentons portés par un courant puissant vers un grand objectif ; nous retrouvons alors des sentiments de l'enfance, non pas ceux que nous avons quand nous étions un enfant, mais une forme d'enfance ou de simplicité plus haute qui rafraîchit nos pensées et nos désirs. Sagesse devant Dieu, qui nous élève au-dessus des sagesse humaines et des objectifs habituels. Mais seul l'exemple de Jésus peut opérer en nous une telle transformation. C'est ainsi que l'apôtre Paul, qui ne l'avait jamais rencontré et ne le connaissait que par des témoignages, a pourtant été saisi par lui et soulevé bien au dessus de toute la science des lois qui le remplissait d'orgueil ; il redevint un être humain simple, sans façon, et se mit à répandre cette sagesse nouvelle, cette sagesse de Dieu. Et le souvenir de sa science d'autrefois faisait comme des ombres d'arbres projetées devant sa fenêtre, quand il écrivait ses épîtres.

Chacun de nous vit quelque chose d'analogue, si vraiment le Christ compte pour lui. Aucun ne le vit de la même manière et pourtant il s'agit toujours de conserver ou de reconquérir avec son aide une part d'enfance, une part de simplicité, qui nous élève au dessus de ce que nous avons accumulé comme expérience de la vie et dont nous sommes généralement si fiers.

Dans la première épître de Pierre, il est dit qu'il nous a sauvés de « la vaine manière de vivre » (*I Pierre* 1, 18). Lorsque je lis ces mots, je pense chaque fois à cette délivrance qui nous vient de l'esprit d'enfance et nous rend plus forts en nous détachant des sagesse communes.

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)

Traduction Jean-Paul Sorg

N.B. Les intertitres sont du traducteur.